

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 1

Artikel: Claude-Inga Barbey : "J'aimerais avoir moins peur du monde!"
Autor: Prélaz, Catherine / Barbey, Claude-Inga
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826017>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation


L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A close-up portrait of Claude-Inga Barbey. She has dark, wavy hair with bangs and is resting her chin on her clasped hands. She is wearing a dark grey V-neck sweater. The background is a plain, light color.

CLAUDE-

«J'aimerais avoir

Avec les petites choses du quotidien, Claude-Inga Barbey fait de grandes choses. Grandes par leur justesse de ton, par cet humour toujours sensible – si sensible qu'il en est parfois déchirant – que revêt chaque phrase écrite, prononcée sur les ondes ou jouée sur une scène. D'un sens de l'observation exacerbé par une enfance vécue dans la douleur de l'abandon et dans l'attente, cette comédienne hors normes a fait la matière première de son métier.

En 1996, la création de *Bergamote* sur les ondes de la radio romande révèle au grand public un nom, une voix et, derrière cette voix, la personnalité spontanée, écorchée et profondément empathique d'une jeune femme au talent viscéral. Elle est Monique, et le comédien Patrick Lapp incarne Roger. Tous deux forment un couple plus vrai que nature, bientôt célèbre dans toute la Romandie et au-delà. Adaptée pour la scène, *Bergamote* fera un triomphe à Paris.

Près d'un an après sa création au Théâtre de Carouge, à Genève, leur troisième spectacle repart en tournée. Heureuse de reprendre *Bergamote*, *le Temps des Cerises*, Claude-Inga Barbey trouve encore le temps d'écrire – un délicieux recueil de nouvelles vient de paraître – de veiller comme une mère poule sur ses quatre enfants, et même de déménager. La Genevoise a laissé derrière elle la demeure héritée des grand-tantes qui l'ont élevée, pour s'établir à Lausanne «d'où le lac ressemble à la mer». Nous l'avons retrouvée dans une maison chaleureuse, toute en recoins, gardée par un chien pas méchant choisi «pour sa tête de renard». Claude-Inga respecte tout ce qui ne se laisse pas facilement apprivoiser. A 43 ans, apaisée, elle a enfin dompté les fantômes du passé.

Comédienne et auteure, elle s'est fait un nom avec *Bergamote*. Ces scènes de la vie ordinaire ont révélé un talent à l'état pur, un talent tissé de souffrance et d'un rare don de l'observation. Aujourd'hui, Claude-Inga Barbey repart en tournée et revisite pour nous les chemins de traverse qui ont sillonné sa vie.

– Après *Bergamote* et *l'Ange*, puis *Bergamote Aller simple*, *Bergamote le Temps des Cerises* reprend la route un an après sa création. Êtes-vous heureuse de retrouver la scène ?

– Je m'en réjouis d'autant plus que dans cette troisième version théâtrale de *Berga-*

INGA BARBEY

moins peur du monde! »

mote, je ne suis plus la seule femme. La présence de Doris Ittig, une actrice et une fille formidable, m'inspire beaucoup et nous a permis de nous renouveler. Avec Patrick Lapp et Claude Blanc, cela fait dix ans que nous travaillons ensemble. Grâce à Doris, nous abordons des trucs de femme : des histoires de parc, d'enfants, de jalousie, d'amant et de maîtresse. Le spectacle commence et se termine sur une fête des mères ratée. Entre les deux se déroule une année, avec ses quatre saisons.

– **Comment se crée un spectacle de *Bergamote*? En vous inspirant des scènes déjà jouées en radio?**

– Nous avons enregistré près de 250 scènes pour la radio. Nous en écoutons quelques-unes au hasard, et nous choisissons celles qui nous semblent pouvoir être adaptées au théâtre. Il s'agit de les rendre plus vivantes. Nous respectons quelques passages obligés et pour le reste nous improvisons. C'est une forme de dramaturgie spontanée. Il n'y a pas véritablement d'écriture préalable. Il n'y a donc jamais deux spectacles tout à fait pareils. Avec de la musique, des chansons, de la danse, nous relierons entre elles ces scènes du quotidien, apparemment sans logique. Les choses vont en avant, en arrière. C'est difficile à raconter, un peu comme la vie. Et comme dans la vie, on s'aperçoit petit à petit que tout se tient.

– **Comment vous était venue une idée aussi géniale que celle de *Bergamote*?**

– Comme toutes les idées, très simplement. A l'époque, l'émission de la radio romande *Cinq sur Cinq* cherchait une femme. J'ai fait un essai, je me suis bien entendue avec Patrick Lapp, et assez vite il nous est venu l'idée de jouer des scènes du quotidien. Il m'était arrivé un truc à la maison, une stupide histoire de lessive qui les avait tous bien fait rire. On l'a jouée, et ça a fonctionné. Au début, nous avons appelé ça *Les véritables vraies scènes de la vraie vie vécue*

pour de vrai. Alors que *Cinq sur Cinq* allait disparaître pour laisser place aux *Dico-deurs*, nous en avons fait une émission isolée, diffusée une fois par semaine. *Bergamote* était né.

– **A la radio comme à la scène, tout ce que vous jouez sonne parfaitement juste. Avez-vous toujours eu envie de devenir comédienne?**

– C'est une forme d'accomplissement de parvenir à jouer de cette façon, de donner l'impression qu'on ne joue pas. C'est le résultat d'une observation longue et sensible de la vie, des gens. Sans vécu, sans cette attention aux choses, aux êtres, aux événe-

mais qui n'a plus moufté et qui s'est endormi dans sa poussette quand je lui ai dit : « Marcel, maintenant on est dans la m... » Ajoutez-y les flics qui vous réclament 40 francs par pièce d'identité pour prendre en compte votre plainte, alors que vous venez de vous faire piquer tout votre argent... Toutes ces petites choses construisent un monde. Un jour, en manque d'idées, je repenserai à cette histoire, et je me dirai : tiens, on pourrait jouer une scène où je viens de me faire piquer mon porte-monnaie ! C'est un peu comme pour un photographe. On garde les choses en soi, elles sont là, elles se nourrissent de la vie et puis un jour, on appuie sur le déclencheur.

« J'AIMERAI NE FAIRE QU'ÉCRIRE, MAIS J'AURAIS LA TENTATION DE NE PLUS SORTIR DE CHEZ MOI. »

– **Ce sens de l'observation, cette façon de vivre chaque chose si pleinement, c'était déjà vous, enfant?**

– C'est dans mon caractère. Je n'ai pas eu une enfance facile. J'ai été abandonnée, et j'ai beaucoup attendu que mes parents revien-

ments du quotidien, c'est impossible. C'est un vrai travail qui demande d'être ouverte à tout, et c'est aussi une souffrance.

– **Pouvez-vous nous raconter un de ces événements du quotidien qui vous est arrivé récemment et qui pourrait devenir un sketch?**

– Je me suis fait piquer mon porte-monnaie en faisant mes courses. Argent, carte d'identité, tout m'a été volé. Sur le moment, j'en ai pleuré. J'étais complètement désécurisée. Dans une telle situation, certains réagiront de façon totalement contrôlée, sans porter attention à ce qui se passe autour d'eux. On peut au contraire être complètement ouvert à tout ce qui arrive. C'est le regard de la caissière qui veut me faire payer le paquet de chips entamé par Marcel, mon petit garçon, alors que je n'ai plus un sou ; c'est le monsieur qui vient à mon secours en me disant « ne pleurez pas Madame, on va vous le retrouver » ; c'est le comportement de Marcel, insupportable,

Quand on attend, on n'a rien d'autre à faire que d'observer. Si on regarde de la fenêtre côté jardin, on voit les saisons qui passent, un merle qui attrape une baie rouge, la fontaine qui gèle, le hérisson qui laisse une trace... Côté rue, on voit passer les bus, et toujours les mêmes personnes. A partir de là, on construit des histoires. De plus, les deux dames qui m'ont élevée avaient ce goût de décrypter le quotidien, de le rendre un peu merveilleux. Raconter des histoires à partir de petites choses – une souris, une trace d'oiseau – c'était leur façon de donner de l'amour. Tout cela m'a faite comme je suis. Et c'est ce que j'essaie de donner à mes enfants. Si on veut pouvoir rendre le monde meilleur, il faut faire en sorte que nos propres enfants soient attentifs. Plutôt que de dire « lève-toi dans le bus quand il y a une vieille dame », il vaut mieux rendre l'enfant attentif à cette personne. « Regarde cette dame qui peut à peine marcher, comme elle est essoufflée, comme elle a l'air triste. » Je le fais spontanément avec mon petit garçon



de deux ans et demi. Alors, il est attentif à cette personne, il le sera plus tard... et il se lèvera dans le bus.

– On dit qu'il devient impossible d'éduquer un enfant de cette manière, et vous semblez pourtant y parvenir...

– On dit cela parce que les gens n'ont plus le temps. Plus assez de temps, et trop de fatigue! Pourtant, je crois que c'est encore possible. Par exemple, là où je descends du bus pour rentrer à la maison, il y a une petite gouttière. Quand je suis avec Marcel, je lui dis que c'est une rivière pour les souris. S'il pleut, on met une feuille. Ça rallonge le parcours de dix minutes, mais quelque chose se passe! Et quand on est vraiment trop fatigué, on peut toujours dire qu'aujourd'hui la petite souris n'est pas là. Ces petites magies du quotidien devraient toujours exister, et ce serait bien qu'elles viennent des grands-parents. Mais les grands-parents, on les parque dans des EMS, alors... allez donc trouver des souris quelque part!

– Pour l'écriture, puisez-vous aux mêmes sources d'inspiration?

– L'écriture et le métier de comédienne ont le même noyau. L'écriture me permet d'être seule et de n'avoir de comptes à rendre qu'à moi-même. Ce que je raconte, c'est un

peu la même chose, mais je peux aller plus loin qu'avec le théâtre. Idéalement, j'aimerais ne faire plus qu'écrire. Mais j'aurais la tentation de ne plus sortir de chez moi. Et je me rends compte que si on n'est pas dans la vie, on n'a rien à dire. Pour écrire, il faut avoir des enfants, des grands ados, un homme, il faut prendre des trains. On en voit des trucs, dans les trains!

« DONNER L'IMPRESSION QU'ON NE JOUE PAS, C'EST UNE FORME D'ACCOMPLISSEMENT. »

– Vous dites que sans raison de sortir, vous ne bougeriez plus de chez vous. Qu'est-ce qui vous pousse à continuer d'avancer?

– Mon moteur, c'est d'essayer d'avoir de moins en moins peur du monde. Mais en réalité, plus j'avance et plus j'ai la trouille. Dans notre société, ce n'est pas facile de sortir de chez soi, et de se confronter au monde, seule. Tout fait peur: les ambulances, les flics, les gens qui vous bousculent, ceux qui hurlent dans les bus, ceux qui pleurent sur un banc... Il n'y a plus grand-chose qui nous remplisse de bonheur. Chez soi, on est plutôt bien, on se sent protégé...

et l'on devient gentiment raciste. On vote à droite, on place son argent, on se fait un cocon et on ne bouge plus. Franchement, c'est très tentant... mais tout à fait contraire à ma nature!

– Avez-vous le sentiment de vivre dans un monde de plus en plus brutal?

– Surtout, cette brutalité se voit de plus en plus. Les actes gratuits, méchants, racistes sont générés par la trouille. Et nous vivons dans une société qui entretient la peur, qui nous conditionne. En réalité, c'est cela qui est brutal: ce que la société et les médias font de nous! Nous sommes de plus en plus nombreux à souhaiter retrouver la confiance, en pensant à

ces pays où tout se passe bien en laissant les portes des maisons ouvertes; de plus en plus nombreux à avoir envie de pureté

– des sentiments purs, de l'air pur, une nourriture saine – et de simplicité... et tout ce que l'on entend nous rend fous de trouille! Ce qui me redonne espoir, ce sont mes enfants – ma fille aînée Lydie, 23 ans, mes deux ados Lucien et Léo, 15 et 16 ans, et le petit dernier, Marcel, deux ans et demi. Je me dis que ma génération a été quasiment la première à se soucier d'écologie, et que la suivante fera mieux. L'espoir, c'est la petite souris dans la gouttière, et ce sont les livres.



Photo Marc Vanappelghem

Vian qui m'a fait comprendre à quinze ans qu'il y avait autre chose que l'école... tout un monde qu'on nous cachait. J'ai été bouleversée par *Noces* de Camus, par *La Montagne magique*, et surtout *Mort à Venise* de Thomas Mann, que je lis et relis, qui met en avant le côté maudit, la face sombre de l'être humain affectivement dépendant. C'est un livre sublime.

– C'est plutôt que j'en ai assez! Lorsque j'ai commencé à avoir un peu de notoriété, on m'a beaucoup interrogée là-dessus, et j'en ai beaucoup dit. Aujourd'hui, il m'arrive de le regretter.

– En quoi cette enfance a-t-elle marqué votre vie?

– Quand on part avec un handicap, on acquiesce d'autres sens. J'ai développé celui de l'observation. C'est le principe de résilience cher à Cyrulnik. Plusieurs personnes ont été mes piliers de résilience, en particulier mon premier mari, sans qui je me serais ef-

« UN SPECTACLE DE BERGAMOTE, C'EST DIFFICILE À RACONTER, UN PEU COMME LA VIE. »

– Quand certains critiques littéraires vous comparent à Virginia Woolf, cela doit vous faire plaisir...

– Ils ne sont pas lucides! Virginia, c'est une œuvre! Avec *Le Palais de Sucre*,

j'ai écrit une forme d'autobiographie romancée, bien peu de chose en comparaison. Et j'avais peur de ne plus pouvoir écrire après cela. La récente publication d'un recueil de nouvelles, *Le Portrait de Madame Mélo*, m'a rassurée. Ce sont de courtes histoires, inspirées des petites choses de la vie. (Lire page 9, ndlr.)

– A la publication du *Palais de Sucre*, qui relate une enfance particulièrement douloureuse, on s'est beaucoup interrogé sur la part de fiction et sur la part d'autobiographie de ce récit. Cela vous a-t-il gênée?

– Pour ce qui me concerne, cela me serait bien

fondrée. Comme souvent en de telles circonstances, on commence par épouser un «papa» protecteur. Je me suis reconstruite petit à petit, et je me suis récemment remariée.

– Vous avez également laissé Genève derrière vous, et la grande maison où vous avez vécu presque toute votre vie?

– Quitter cette maison, son jardin surtout, je pensais que ce serait épouvantable. Mais je ne suis pas matérialiste. Rien ne m'appartient, pas même mes enfants. Quelqu'un a acheté ma maison, elle continue d'exister. Je me sens bien à Lausanne, dans cette nouvelle maison pleine de recoins, donc pleine de souris. Ici, je peux me cacher. La vie à Lausanne est très différente de la vie à Genève, plus facile, surtout avec un petit enfant qui peut trotter dans les rues piétonnes de Saint-François à la Riponne. Genève est une ville qui n'a plus de centre, plus de cœur, à part Plainpalais, ses maronniers malades et son marché aux puces deux fois par semaine.

– Un déménagement, une tournée, un troisième livre, après un mariage et le petit Marcel qui est venu agrandir la famille... comment se sent Claude-Inga aujourd'hui?

– Je suis à un tournant de ma vie, en ce sens que j'ai enfin mis un terme à une période épouvantable. Je sors d'un long tunnel, mais maintenant, je vais mieux. Je vais bien.

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur	Toutes les nuances de gris
Une fleur	La gentiane
Un parfum	La violette
Un plat	Une entrecôte béarnaise
Une qualité humaine	La patience
Un pays	L'Ecosse
Un paysage	Un bord de mer en Cornouailles
Un peintre	Schiele, Vallotton
Un livre	<i>Le Djinn dans l'Œil ...</i> , d'A. S. Byatt
Un écrivain	Virginia Woolf
Un musicien	J.-S. Bach
Une personnalité	Agnès Jaoui
Un animal	Le hérisson
Une gourmandise	La viande rouge

A lire: *Portrait de Madame Mélo*, Editions d'Autre Part

A voir: *Bergamote, le Temps des Cerises*, tournée romande

– Les livres vous ont-ils sauvé la vie?

– Lire, c'est entrer dans une autre vie, un autre monde, une autre tête. C'est un refuge. Et quand j'écris, c'est aussi par reconnaissance envers tous les livres qui ont changé ma vie. Je pense à ma découverte de Virginia Woolf, dont j'ai absolument tout lu, ou encore à *L'Écume des Jours* de Boris

égal de dire toute la vérité. Mais je ne suis pas seule. Mon histoire concerne aussi des gens qui sont encore là et auxquels je ne veux pas faire de mal. Dans ces conditions, il est très difficile d'être totalement sincère.

– Est-ce difficile, aujourd'hui encore, d'évoquer votre enfance?

Propos recueillis
par Catherine Prélaz
Photos: Philippe Dutoit